

JEAN D'ORMESSON

de l'Académie française

**Le vagabond
qui passe
sous une ombrelle
trouée**

nrf

GALLIMARD

*Pour M.
à qui je dois tant*

Bah ! Tout compte fait, qu'aurai-je été ? Le vagabond qui passe sous une ombrelle trouée !

Mao Tsé-toung
(à Edgar Snow).

La connaissance très rudimentaire que Snow avait de la langue chinoise et qui n'inclut sans doute jamais l'art de la contrepèterie ne s'était certes pas améliorée après un intervalle de quelque trente années passées loin de la Chine ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas su reconnaître dans ce moine sous un parapluie évoqué par le Président un calembour archiconnu. L'expression par homophonie (Wu — fa wu t'ien) appelle plutôt le sens : je n'ai ni foi ni loi.

Simon Leys.

La formule de Mao Tsé-toung que Snow traduit par : Le vagabond qui passe sous une ombrelle trouée et Simon Leys par : je n'ai ni foi ni loi signifierait plutôt : je ne crains rien ni personne sous le ciel et sur la terre ; ni Dieu ni maître ; je suis un homme libre.

(Conversations avec Han Suyin et avec des sinologues.)

*O saisons ô châteaux
Quelle âme est sans défaut ?*

Arthur Rimbaud.

*Mon foyer n'attend plus de dieux qui soient ses hôtes.
J'augure d'aujourd'hui ce que sera demain,
Sachant ce que fut vivre et combien vivre est vain
Quand on n'est rien de plus qu'un homme, entre les autres.*

Henri de Régnier.

*Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires,
que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et
qui les vaut tous et que vaut n'importe qui.*

Jean-Paul Sartre.

Alles ist einfach, aber das Einfache ist schwierig.

Clausewitz.

LA PIÈCE D'EAU

Longtemps, je me suis demandé quoi faire. Je flottais dans l'incertitude et dans l'indécision. J'imaginai une vie entière sans signification et une mort inutile. Malgré les charmes — pour moi réels — de la paresse et de l'insouciance, mourir sans avoir rien fait me remplissait d'angoisses. *La Gloire de l'Empire* et *Au plaisir de Dieu* m'introduisirent enfin, assez tard à mes yeux, ou peut-être assez tôt, dans des cercles plus ou moins enchantés. J'écrivais. Quel bonheur ! L'Académie française, la direction du *Figaro*, une relative notoriété se refermèrent sur moi. Ah ! bravo. On me félicitait énormément. De vieilles dames et de jeunes garçons me demandaient d'écrire mon nom sur la première page de mes livres. Bravo. Encore bravo. J'avais sous les pluies de fleurs dont rêvait mon enfance. Whoopee !

Ouais. Toutes les roses ont leurs épines, tous les honneurs ont leurs périls. Je me pavanais : quel ennui ! Et qui sait quelles déroutes sous ces acclamations ? Beaucoup, qui me voulaient du bien, me croyaient enfin sauvé. Sauvé de quoi ? De moi-même sans doute. Quelque chose, en secret, me murmurait pourtant que j'étais peut-être perdu. Le vertige me prenait. Perdu ?

Sauvé ? Je n'en avais pas fini de m'interroger sur ma vie et sur ce monde plein de pièges où elle se déroulait.

J'ai raconté ailleurs, en mêlant la fiction à la réalité, les tours de pièce d'eau que, dans un univers évanoui, plein de châteaux et de gardes-chasse, je m'appliquais, enfant, en compagnie d'un père admiré et aimé qui s'inquiétait de mon avenir. Lorsque le soir s'annonçait, nous partions tous les deux nous promener ensemble autour de l'étang où se reflétaient les grands arbres et mon père me demandait, avec douceur et sévérité, ce que je comptais faire de ma vie. Ce que je comptais faire de... Seigneur ! Seigneur ! Les deux bêtes fantastiques du salut et de l'échec rôdaient déjà autour de moi pour se disputer mon destin. Le spectacle de leurs ballets m'a toujours fasciné : je les rêvais avant de les vivre. Voilà que je les ai vécus. Le rideau va tomber. Mon Dieu, je me tordais les mains : Que vais-je faire de ma vie ? Mon Dieu, je me tords les mains : Qu'ai-je donc fait de ma vie ?

Vivre est une expérience et une épreuve dont il s'agit, pour chacun, de se tirer le mieux possible : c'est ce qu'on appelle le bonheur, c'est ce qu'on appelle le salut. Il y a naturellement beaucoup de chemins vers le bonheur et le salut – vers le malheur aussi, et vers l'échec. Il n'est même pas tout à fait exclu que le bonheur soit un échec et que l'échec soit un salut. Vingt siècles de christianisme, depuis le Christ lui-même jusqu'à Kierkegaard ou à Dostoïevski, n'ont sans doute pas d'autre sens. Ecrire, en tout cas, n'est qu'un chemin parmi beaucoup d'autres – et peut-être un des plus incertains. Le salut, plus qu'ailleurs, s'y confond avec l'échec, le bonheur avec le malheur. Par hasard, par distraction, par erreur peut-être, par paresse à coup sûr,

je m'étais mis à le suivre. Que je m'arrête ici un peu et qu'à travers les reflets et les brumes qui montent de la pièce d'eau, je regarde où il m'a mené.

Ecrire consiste évidemment d'abord à mettre un peu de soi-même dans le spectacle du monde. Personne ne voit jamais les choses qu'avec ses propres yeux. Sous tous les masques de l'imagination, je n'ai, comme tout un chacun, et que Dieu me pardonne et mes lecteurs avec lui, jamais parlé que de moi. Mais des autres en même temps, et de vous, et de notre passé à tous et de notre commun avenir. Tout le long, déjà, des tours de pièce d'eau en compagnie de mon père, ce passé et cet avenir ne me quittaient jamais : il y avait mon père et il y avait moi, il y avait les ombres, également menaçantes, du succès et de l'échec, il y avait surtout, présents à chaque pas, à chaque mot, tous les fantômes du passé et de l'avenir. J'avais un passé assuré : voilà un terrible atout. Mais l'avenir, dont j'attendais tout, me faisait vaguement peur. Il était absent malgré sa présence, et il était flou. Ce qui était difficile, c'était le passage d'un passé écrasant et toujours omniprésent à un avenir très pressant, mais dont je ne savais rien. Peu d'enfances auront été aussi peu habitées que la mienne par le génie, il va sans dire, mais aussi par le talent. Pas de tragédie en cinq actes, pas le moindre cahier d'écolier plein de pensées fulgurantes, pas de poèmes à ma mère. Une drôle d'attente au cœur, je me contentais d'être heureux. Un peu médiocre. Très heureux. Avec l'angoisse, en dessous, que je finissais par oublier. Il me reste de ce temps-là et de cette résignation désolante et exquise un goût très fort pour le bonheur : dans une époque couverte de cendres, il fait augurer assez mal de mon destin d'éternité.

Aujourd'hui encore, et parce que je me souviens de mes tours de pièce d'eau, il me semble distinguer à travers tous les débuts dans la vie quelque chose de terrifiant. Comme il est dur de naître ! Comme il est dur d'entrer dans ce monde d'adversité ! Vers quel avenir de ténèbres ou de fulgurations nous dirigeons-nous tous ? Le rêve de la poésie et sans doute plus encore de la science au siècle dernier — mais est-ce que toute science n'est pas d'abord poésie ? — était un rêve de progrès. Un des traits décisifs de l'âge où nous vivons est le soupçon jeté sur l'idée de progrès. Le drame de l'avenir, jadis, était qu'il n'en finissait jamais de ressembler au passé : Le triomphe du XIX^e siècle — et peut-être son illusion — a été de projeter sur le futur toutes les promesses du bonheur. Le drame aujourd'hui de l'avenir est qu'il ne ressemble plus à rien de tout ce que nous avait offert le passé. Le voici sans cesse à réinventer à nouveau : quelle chance ! Mais désormais à tâtons et assez souvent dans le désespoir. L'espérance a fini par rejoindre la résignation au royaume des vieilles lunes. Personne ne croit plus aveuglément à ces lendemains de soleil réclamés avec fureur. Toute notre vie, en ce siècle d'ivresse, nous nous serons tous avancés avec impatience et effroi vers un avenir inconnu. Et moi aussi, dans le soir en train de tomber sur la pièce d'eau, je m'avançais avec impatience et effroi vers mon avenir inconnu. Par un merveilleux paradoxe, le premier rôle dans cet avenir qui n'existait pas encore était tenu par le passé.

La famille imaginaire que — par quels secrets fantasmes ? — je me suis inventée dans *Au plaisir de Dieu* était de type féodal, farouchement conservatrice et franchement réactionnaire. Ma famille authentique, dont je parlais avec plus de vérité dans *Au revoir et merci*, était

résolument libérale. Les choses sont toujours autrement compliquées dans la vie réelle que dans la fiction romanesque. Mon père avait un dieu : c'était la République. Ambassadeur de la III^e encore dans tout son éclat, il était, comme son père préfet de Gambetta, puis diplomate en Russie, en Grèce, au Portugal, comme un grand-père saint-simonien, ce qu'il était convenu d'appeler, dans le langage politique un peu ridicule de l'époque, un républicain de progrès. Il inclinait du côté du catholicisme social, du *Sillon*, de la démocratie populaire — qui désignait en ce temps-là non les régimes communistes mais la démocratie chrétienne. Il détestait la philosophie que j'ai beaucoup aimée, tout ce qui était obscur, compliqué et abstrait. La métaphysique l'ennuyait. Il y avait en lui quelque chose de naturel et de simple jusqu'à la naïveté. Il était plus chrétien que catholique, l'Action française lui faisait horreur et il préférait l'histoire politique et parlementaire à la littérature et à l'art qu'il ignorait volontiers et dont il se méfiait.

Ce démocrate, ce libéral, qui se serait volontiers cherché des ancêtres et des modèles du côté du duc de Broglie et de l'orléanisme, était, en même temps, un mondain. Le mot a pris aujourd'hui une résonance presque déplaisante. Mon père assumait avec une suprême élégance ses obligations de mondain — ou peut-être plutôt d'homme du monde. Ah ! comme il est difficile de dépeindre et de cerner à peu près convenablement ceux qu'on a pourtant connus et aimés ! C'est que, toujours semblable à elle-même, la vie est en même temps d'une richesse si inépuisable qu'elle impose à chaque mot une nuance plus exacte et une correction. Le mot de *mondain* ou d'*homme du monde* suggère la légè-

reté, une vie de plaisir superficielle, peut-être une ombre de cynisme. De tout cela, en vérité, mon père, qui aimait pourtant le *monde*, était l'exact contraire. Le monde était pour lui, diplomate de tradition, une sorte, très délicieuse, de devoir d'état. Diplomate et mondain, mon père était d'abord un moraliste et un janséniste. Il était, tout à la fois, un homme de cœur et de société, un homme de devoir et de tendresse. Débrouillez-vous comme vous voudrez avec ces contradictions : mon père était un janséniste qui adorait les bals. Il dansait, l'âme très pure.

Je me demande quelquefois ce qu'il reste encore en moi de cet amour mêlé de la vertu et du monde. Plus cynique, moins austère, moins aimable et moins rigoureux, j'ai, plus que lui, un faible pour les mots, pour la littérature, pour l'ironie qu'il détestait, pour l'humour qu'il ne cultivait guère. Je me suis longtemps imaginé plus moderne que lui. Maintenant que le temps passe et que sont passées mes années, je me vois le rejoindre, à une vitesse prodigieuse, dans les abîmes d'un passé rejeté au loin par l'avenir.

Depuis les tours de pièce d'eau, le passé et l'avenir m'ont toujours fait rêver et souvent délirer. Leurs relations, leur antagonisme, le poids qu'ils exercent l'un sur l'autre n'ont jamais cessé de me fasciner. J'ai toujours voulu parler du souvenir, de l'espérance, de la tradition et de la révolution. Avec une ombre d'ironie et de lyrisme démodé ou avec un penchant risqué pour l'épopée, *La Gloire de l'Empire* et *Au plaisir de Dieu* sont des rêveries sur un passé menacé et fasciné par l'avenir. Si une forme de mysticisme — et j'en suis très éloigné — devait jamais me tenter, j'inclinerais volontiers du côté de ces visions qui ramassent en un éclair et en une illumination la totalité des temps. Je crois profondément à la présence des

morts et à la présence du futur. Je n'y crois pas, bien entendu, sous la forme assez grossière de je ne sais quelles manifestations. Je crois des choses très simples et, en vérité, très évidentes : que les morts survivent en nous, que les hommes ne périssent pas tout entiers tant que d'autres hommes pensent à eux et que l'histoire de l'avenir serait sans forme ni sens si elle ne surgissait d'un passé qui la commande et l'explique.

Cette solidarité et cette lutte entre le passé et l'avenir, il me semble les avoir éprouvées tout au long de ma vie. Adoré par mon père qui unissait si étrangement un amour sincère du progrès et de la démocratie à un véritable culte pour la tradition, le passé pesait très lourd sur moi. Dans l'impatience et parfois dans la crainte, je le fuyais vers l'avenir. Quand on refuse de mourir, il faut aimer l'avenir. Je le redoutais et je l'aimais. La condamnation du passé, si extraordinairement à la mode depuis le milieu de ce siècle, je ne m'y associais certes pas. Mais, par amour de la vie et de ses métamorphoses, je me défiais en même temps de je ne sais quel refus de l'avenir, au goût de ruines et de poussière. La littérature, la philosophie, l'histoire, je les voyais s'opposer avec assez d'évidence à toutes les idées reçues sur l'immobilité du temps et sur la permanence des valeurs : j'ai fait de ce combat un des thèmes centraux d'*Au plaisir de Dieu*. Peut-être oserais-je dire que ce que j'ai essayé d'entreprendre au rond-point des Champs-Élysées, dès mon arrivée à la tête du *Figaro*, allait aussi dans le même sens. *Le Figaro* était une vieille institution en train de ployer peu à peu sous le poids accumulé des traditions et des routines. Il s'agissait de le tourner vers l'avenir sans rompre avec le passé. Ai-je réussi ? Je n'en sais rien. J'ai essayé.

Mondain avec une vénération pour la rigueur, très gai mais toujours sérieux, mon père, plutôt par simplicité que par habileté, avait concilié à miracle son goût pour les généalogies et ses convictions démocratiques. Peut-être, de son temps, était-ce encore facile ? Il détestait les faiseurs, les snobs, les aventuriers, la violence, le fascisme ; il aimait la vertu, la république et le devoir. Si j'ai été élevé dans un culte, ce n'était pas celui d'une monarchie à l'égard de laquelle nous avons toujours pris nos distances, ni celui d'une religion que mon père pratiquait avec une régularité un peu lointaine, déjà peuplée de Voltaire et d'Anatole France. Non. C'était dans le culte du devoir.

A quoi ressemblait-il, ce devoir ? Il était imprégné du christianisme le plus large, de la dévotion pour la tradition, de la vertu républicaine, et surtout, surtout, d'un sens farouche de l'État. S'il fallait résumer d'un mot, d'un seul, ce qui dominait notre existence dans le deuxième quart de ce siècle, c'était l'État. On ne plaisantait pas chez nous avec le service de l'État. Mon père le poussait, chose incroyable, jusqu'à une vraie tendresse pour les impôts. Il incarnait à merveille, sous sa gaieté naturelle, cette vertu ombrageuse que Montesquieu assignait pour fondement à la république. Vous voudrez bien vous souvenir que ces années 25 ou 30 étaient celles de Chanel ou du surréalisme, celles de Gide et de l'auto, celles où montaient le marxisme et la psychanalyse, les années folles de l'entre-deux-guerres et de la crise économique. Parce que nous servions l'État, toutes ces lumières dans le ciel et tous ces feux d'artifice ne brillaient guère pour nous. Mon père avait horreur de l'aventure et des paradoxes, et il se méfiait de tout ce qui scintillait. La vitesse, l'argent, la passion, l'avant-garde,

les audaces sexuelles ou vestimentaires lui déplaisaient également. Il s'en tenait au bon sens et au bon ton, à l'absence de nationalisme, à un patriotisme éclairé, à des idées de centre-gauche et à un moralisme idéaliste. En dépit de son attachement à des modes d'existence, qui s'enfonçaient déjà dans le souvenir, il était heureux de servir l'État sous ses formes républicaine et démocratique, dans ses espérances de progrès qu'il vénérât à l'égal des grands exemples du passé.

Ce serait pourtant une erreur d'imaginer mon père sous les espèces hybrides d'un radical-socialiste mâtiné de snobisme. J'imagine que, dans un siècle ou deux, les types de la société française au début du xx^e siècle apparaîtront aux historiens sous des aspects étonnamment schématiques. Est-ce que nous ne ressuscitons pas nous-mêmes le passé sous des couleurs très inexactes, et souvent jusqu'au ridicule ? Mon père tenait du chrétien, de l'homme du monde, du haut fonctionnaire, du gentilhomme. Il n'appartenait pourtant ni au parti catholique, ni au cercle des viveurs, ni à la franc-maçonnerie radicale, ni — lui qui était si attaché au passé et à la tradition — à l'aristocratie traditionnelle. Il détestait le snobisme comme il détestait le fascisme, il détestait la révolution comme il détestait la violence. Cet homme si raffiné était en vérité un cœur pur, une âme très simple. Avec des traits spécifiques tout faits de tolérance et d'honneur, avec son caractère très doux, son horreur de la dictature, son admiration pour Briand, ses convictions européennes qui n'entraient jamais en conflit avec sa vénération pour l'État, il se situait au confluent de quelques-uns des courants — et sans doute pas les plus brillants, mais peut-être les plus estimables — du début de ce siècle et de la fin de l'autre.

Les deux clés de mon père, en fin de compte, étaient la rigueur et le bonheur. Et c'était dans la rigueur qu'il trouvait son bonheur. J'ai hérité plutôt de son goût pour le bonheur que de son goût pour la rigueur. Je suis souvent en retard et mon sens de la morale — c'est une litote — n'est sûrement pas sans faille. Mon père était toujours exact et le devoir était sa loi. Il disait qu'il était parfois difficile de savoir où se situait le devoir, mais qu'une fois repéré, déniché, déterminé, il n'y avait jamais aucune difficulté à le suivre jusqu'au bout, et à l'accomplir sans faiblesse. C'était très vrai dans son cas. Avec toute sa douceur, son affabilité, sa courtoisie légendaire, mon père était inébranlable. Il avait des principes. Il ne s'en écartait jamais. Je l'ai souvent vu, car il adorait la discussion, peser le pour et le contre et jauger des arguments. Je ne l'ai jamais vu, au grand jamais, dévier si peu que ce fût de ses sacrés principes. Le comble est que, chrétien, homme du monde, adversaire déclaré de toute métaphysique, mon père était en même temps un rationaliste presque farouche. Il était, je vous assure, un des êtres les moins complexes et les plus transparents qu'il m'ait été donné de rencontrer. Voilà que je m'étonne pourtant déjà de ses contradictions.

A la mort de ma grand-mère — je veux dire de la mère de ma mère —, nous soumettant naturellement aux rites et aux usages de notre milieu et de notre temps, nous avons fait graver, pour les distribuer à la famille et aux amis, des mementos de la défunte — un de ces *souvenirs pieux* dont parlait merveilleusement, dans un livre récent, Marguerite Yourcenar. Sur le petit carton oblong, dont la partie supérieure était occupée par une photographie que nous avons pris soin de choisir ni trop ancienne ni trop récente, figurait une phrase, assez

JEAN D'ORMESSON

**Le vagabond qui passe
sous une ombrelle trouée**

Les fées se sont penchées sur le berceau de Jean d'Ormesson. Elles lui ont préparé un fauteuil à l'Académie, un autre fauteuil à la direction du grand quotidien du matin, *Le Figaro*, un troisième fauteuil à l'ombre de l'Unesco. Avec une grande liberté d'allure, Jean d'Ormesson s'assied alternativement dans l'un de ces trois fauteuils, auxquels il ajoute souvent celui d'un avion long-courrier.

Dans ce livre — est-ce un roman? est-ce un essai? — l'auteur d'*Au plaisir de Dieu* fait un bilan plein d'humour et de malice de sa propre vie, de sa réussite éclatante, qui le surprend lui-même. Il évoque d'abord la mémoire de son père, ambassadeur de France, dont il trace un admirable portrait.

Qui est ce « vagabond » qui passe sinon Jean lui-même? Quand dit-il la vérité? Quand rêve-t-il? La jeune Irlandaise Lady Ann a-t-elle existé? A-t-elle connu avec Lord Fitz-Gerald, colonel aux Gardes, un amour tragique? Leur histoire est si belle que nous ne cherchons pas à démêler la fiction de la réalité.

Autre épisode étonnant de ce livre, c'est celui de l'arrivée des Vikings au Pérou, au x^e siècle. Cette épopée maritime est un chapitre de *La Gloire de l'Empire*, alors que l'histoire de Lady Ann est un chapitre d'*Au plaisir de Dieu*. L'histoire, la poésie, les deux sources d'inspiration de l'écrivain.

Ce livre, comme seul un fervent de Chateaubriand pouvait en écrire (la prose de Jean nous fait penser plus d'une fois à celle du vicomte — au fait, sont-ils parents?), s'achève sur une profession de foi religieuse que l'on ne peut lire sans émotion. Et de dessous son ombrelle trouée, le vagabond prestigieux nous jette un regard plein d'ironie et d'amitié.

Jean d'Ormesson, de l'Académie française, éditorialiste et chroniqueur au *Figaro*, a publié des essais et des romans, dont *La Gloire de l'Empire*, Grand Prix du roman de l'Académie française 1971, et *Au plaisir de Dieu*, en 1974. Porté à la télévision, ce dernier roman a connu un succès considérable.

nrf